

Claude DONNAY



Par Philippe LEUCKX

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Claude Donnay, poète et revuiste ! Ce serait une façon commode de le poser ainsi dans le monde de la poésie francophone.

Sept recueils l'ont fait connaître. Cependant, la discrétion, le retrait, le travail sur l'intime n'aident pas forcément à creuser un sillon dans la terre aride que sont parfois les notes de lectures, les petites réceptions, perdues dans la masse.

Mais le talent s'insinue et force la conviction car voilà un poète qui se décrit, sans impudeur, mais à la force vive de son cœur, de ses sentiments, de ses doutes, de ses interrogations.

Il ne craint pas non plus de mêler rose et noir ni de s'étendre sur ce qui lui fait défaut. Rares sont les auteurs, en effet, qui exhibent fragilités et impuissances.

Le revuiste, tout aussi discret, assume très vite les lourdes charges de rédaction d'une revue qui devint elle aussi une référence; il s'agit évidemment de RegArt dont il boucla le dernier et vingt-septième numéro. Aujourd'hui, il est aux commandes d'une revue qui compte déjà huit livraisons, modeste, certes, mais fidèle à une conception ouverte de la création. S'y font entendre des voix assurées comme de jeunes plumes. Ces deux facettes, il en est d'autres, font que Claude Donnay peu à peu s'est forgé une place de choix parmi les poètes de sa génération, aux côtés de Brogniet, Mathy, Noullez, entre autres.

Biographie

Claude Donnay est né en 1958 et vit aujourd'hui à Dréhance, petit village de la vallée mosane.

Romaniste, il enseigne à Ciney.

De 1992 à 1997, il a participé à la revue *RegArt* avec la regrettée Mimy Kinet. À la même époque, il se fait remarquer par le Prix Emma-Martin décerné à sa nouvelle ***Spartacus***.

Comme nouvelliste, il a publié dans de nombreuses revues dont *Nouvelle Donne* et *Sol'Air* et a collaboré au recueil collectif «Fureur d'enseigner», édité aux Éperonniers.

En tant que poète, Claude Claude Donnay a publié dans des revues telles que *L'Arbre à plumes*, *L'Arbre à paroles*, *Inédit Nouveau*, *RegArt*.

En 1999, il a fondé la revue *Bleu d'encre* qui paraît deux fois l'an aux solstices.

Aquarelliste, il expose dans plusieurs salons d'ensemble et au Centre Culturel de Ciney avec son ami Jean-Luc Pierret.

Il est membre du Comité de lecture des Éditions de L'Arbre à paroles.

Bibliographie

- *L'Arpenteur des steppes à pommes*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 1994.
- *Toiles à vivre*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 1995.
- *Mains croisées*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 1997.
- *Mémoires d'un chien bâtard*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 1999.
- *Le vide chevauché*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 2001.
- *Carnets d'eau et de pierre*, Éd. Tétras Lyre, 2001.
- *Tessons du grand large*, Éd. l'Arbre à paroles, Amay, 2002.

Participation à plusieurs anthologies :

- *Jeunes poètes francophones de Belgique*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, n ° 87, 1995.
- *Mille poètes mille poèmes brefs*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 1998.
- *Nous empruntons la terre à nos enfants*, Éd. L'Arbre à paroles, Amay, 1998.

Texte et analyse

*Toi, l'homme prosterné sous la voûte sombre
roulé en boule comme un animal apeuré
dents serrées pour étouffer le chant des morts
quand le vide blanchit l'aube et
que durer semble si précaire*

Ce poème inaugure le cinquième recueil de l'auteur, *Mémoires d'un chien bâtard*, paru en 1999 et placé sous le signe de Cioran, maître en désespérance.

Révéléateur de l'écriture de Claude Donnay, ce texte bref, ramassé, joue de l'apostrophe, appel au lecteur potentiel comme à l'auteur lui-même.

Cinq vers pour dire tout à la fois le destin de l'homme, angoissé dans le cosmos, promis à la mort et les attaches précaires de l'existence à l'ombre des défunts. Une seule longue phrase, constituée d'une principale elliptique suivie d'une infinitive de but et de deux propositions subordonnées temporelles.

Si le vers 1 replace l'homme dans son espace (métaphore du ciel), le vers 2 évoque ses liens intimes avec l'espèce animale et le vers 3 avec ceux qui l'ont précédé. Le vers 4 situe chronologiquement l'action tandis que le poème se clôt sur un vers à portée métaphysique : la précarité du vivre.

Tout le texte porte une réflexion sur une amère condition humaine. L'être, quoiqu'en position de piété religieuse (prosterné), est placé sous les symboles de l'obscur, de la fragilité, de la peur.

Les figures pour traduire cet état de resserrement sont assez logiquement l'ellipse, la métonymie (les dents pour le corps, le corps pour l'homme), la brièveté assumée du texte.

La comparaison avec l'animal renvoie évidemment au titre du recueil *Mémoires d'un chien bâtard* et la bâtardise de l'espèce relaie celle que le poète attribue à la sienne.

La mémoire du titre même n'est pas sans rappeler «le chant» des morts, les traces qu'ils nous laissent.

Les termes «serrées», «étouffer», «précaire» connotent la détresse, quand «vide» renvoie au titre du dernier recueil *Le vide chevauché*. «Boule» double «voûte».

Des oppositions se font jour entre l'homme, microcosme et la voûte immense comme entre la blancheur de l'aube et l'aspect sombre du ciel. Mais une lecture plus affinée révèle une attention de l'auteur aux vides et aux pleins : la boule, le vide, la voûte. «Voûte» appelle, sans les reprendre dans le texte, coupole, dôme, métonymies de l'édifice religieux.

Des sonorités s'apparentent (homme-comme), s'appellent à travers le texte (dents-chant-blanchit-semble) et le couple p-é se retrouve dans «prosterné», «pour étouffer», «apeuré», «précaire».

Les «i» de «vide», «blanchit», «si», «animal» se font écho. De même «roulé», «boule», «voûte», «étouffer». Le rythme du poème joue sur trois vers longs (11-13-12 syllabes) et deux brefs (8-8). La chute philosophique profite bien du resserrement du texte. Chaque vers joue en outre d'un double mouvement.

La lecture de l'incipit (toi) et des deux derniers mots (si précaire) sert de conclusion pessimiste. Il est frappant de constater qu'un poème apparemment simple tisse autant de thèmes avec si peu de mots : c'est

toute notre condition qui est traitée en lien avec le spirituel, l'animal, le cosmique ; c'est notre nature avec ses fragilités, sa précarité foncière, ses velléités ; c'est le message d'appel ou de constat...

Ces thèmes révèlent un regard et une appréhension de l'existence. Claude Donnay met en doute vraisemblablement les assurances théologiques convenues. Pour lui, vivre ne suppose pas forcément un après assuré. Pour lui, toutes les questions restent posées. Impuissance, repli en boule, infantilisme, retour à la position fœtale ? Retour aux temps obscurs ?

Sans point final, le texte laisse la porte ouverte aux sens.

Choix de textes

Il arpente, l'enfant-loup. Il arpente les prés en broussailles. Longs détours sous le vent pour éviter les vaches rousses. Mauvaises, les jours d'orage.

Surtout ne pas s'éloigner trop du camp de jute au parfum de tubercule.

La grande plaine promet des chevauchées de Tartares et de Sioux.

S'il danse mieux que la veille, le crépuscule se noiera dans la vallée.

*

*Un puits plein, brillant
comme l'œil d'un télescope
Briser le silence d'une pierre folle
Remonter la lune craintive dans le seau malmené*

Et peut-être une gerbe d'étoiles déboussolées

*

Lui. Le repère. Son double. L'ami de sang et d'humeur. Plus jeune. Deux étés et quelques dents.

Leurs pognes terreuses étreignent un même appétit.

Petit frère à l'œil d'azur et de flamme, coudes aux genoux, au grand conseil des sachems. La parole comme une main tendue, l'éclat d'une passerelle par-delà les fragilités.

(Extraits de *L'arpenteur des steppes à pommes*)

*Elles savent sans jamais avoir appris
que leur ventre capte la lumière
mieux qu'un miroir
Quand la nuit rapproche les murs
Elles ferment leurs fenêtres
pour mieux goûter sur leur peau
le murmure du soleil*

*

*Un fou dort en moi
enserré dans la camisole
de ma peau
Quand je desserre le col de ma chemise
il m'arrive de l'entendre gémir*

*

*Leur maison sur la colline, loin des morsures du fleuve.
Quand le vent souffle sa hargne, la charpente geint. Une
goélette au jusan. Quatre troncs ravis à l'azur, unis par la
lumière d'une cheville.*

À l'ancienne.

*Il écoute le chant du bois. Comme un défi à l'usure des chairs.
Il pense à elle. À leurs corps que la nuit confond. À cette
dérisoire et pure coïncidence.*

*

*On ne sépare pas l'inséparable.
Le fleuve s'ouvre devant l'île pour mieux se noyer.
C'est la même eau. La même vie. Le même éclat de ciel bleu.
Et les mêmes nuages.*

*Paisible et puissant, le fleuve coule sur leur amour.
Du granit à polir.*

(Extraits de *Toiles à vivre*)



*Du bout d'un ongle
tu décolles ma solitude
et je reste
au seuil de ta peau
nu
dans la lumière
de tes seins*

*

Il est des vérités que la pluie dénude

*

*Tu déambules
dans ce jardin où tu as semé des étoiles
qui ne lèvent pas.*

*À qui demander grâce pour tes insolences,
pour ces fêlures qui émaillent tes moindres mots ?*

*

*Abîmé dans l'ombre d'un rocher
à tenter de rendre l'horreur supportable
En toute pierre s'évertue le souvenir d'un creux
infiniment doux.*

(Extraits de *Mains croisées*)



*Qu'est-ce que vivre sinon larguer des amarres
que la mémoire retisse à chaque manque ?*

*

*Je n'ai aucune amertume
puisque je n'ai rien perdu
puisque rien jamais ne m'a été accordé
hormis ce silence
pour bercer l'impalpable pesanteur du présent*

*

*Il se refuse toute liberté. Tout écart de langage.
S'il lui arrive d'aboyer encore, c'est faute à
l'instinct, le même qui anime son sexe quand
le ventre d'une femme allume l'aube.*

*

*Je n'ai rien d'un oiseau
sauf les échasses et cet étonnement
aux flancs des yeux*

(Extraits de *Mémoires d'un chien bâtard*)



*Je fréquente à peine le Christ, mais il m'arrive parfois
de sentir ses clous dans mes mains.*

*

*Étendu en croix,
l'humus aux reins,
malade sous perfusion
ignorant qu'il se vide
de son enfance.*

*

*Le fleuve passe. Je reste
dans sa mouvance,
tremblant comme un flotteur.
Que restera-t-il de ce silence
émietté en moi jour après jour ?
Pas même une empreinte fugace
au gris d'une pierre...*

*Il faut ruser longtemps avec le silence
pour entendre son chant.*

(Extraits de *Le vide chevauché*)



*L'errance est notre destination
à rebours toujours
La mort mène battue
son chant perfore l'absolu
vivre ne tient qu'à l'oiseau qui le porte.*

*

*L'éternité n'a pas d'amarres
ni de quai où débarquer
Les mouchoirs s'agitent donc pour*

Claude DONNAY - 18

*rien mais leur danse éphémère
apaise nos cœurs comme des moulins
que le vent malmène
au détour d'un chemin sans issue.*

(Extraits de *Chants d'errance*, recueil inédit)



Synthèse

1. Des thèmes

Des territoires de son enfance que découvre «L'arpenteur des steppes à pommes» à ceux plus subtils, plus intérieurs de «Le vide chevauché», Claude Donnay, en quelques années, a composé sur des thèmes proches (les autres et soi) une œuvre qui trouve cohérence et justification dans l'exposé de sa vie quotidienne, simplement décantée poétiquement.

La compagne, la campagne, l'univers nerveux du quotidien au plus nu des notations au jour le jour du cheminement, autant de jalons sur le domaine que Claude Donnay préserve dans et par sa poésie.

Dans ce lent et précieux cheminement de soi, une pièce maîtresse sans doute : «Mémoires d'un chien bâtard», quatrième livre. Livre de la maturité, de l'aisance à se dire. Livre qui contient tous les thèmes de l'œuvre et qui les traite avec le plus de souplesse et peut-être avec le maximum de vérité.

Ainsi, le pays «bâtard», le quotidien de l'aube, la condition du poète qui «a mal aux étoiles», la présence intime des défunts, des «visages morts qui parlent une autre langue», la déambulation du poète au travers des «rues noyées», l'intérêt pour une mystique du doute sont, entre autres, les préoccupations thématiques de toute l'œuvre.

2. Un ton

Il y a un ton Claude Donnay, fait d'amertume, de nostalgie existentielle, de chagrin, d'errance.

Claude Donnay, au fait de la précarité de ses jours et de la vanité à se donner des illusions d'espérer, travaille sans cesse sur les matériaux de la justesse, de la sincérité.

Qu'il relate, raconte, souffle, chuchote, crie, se décrive avec nudité, sans aucun apprêt, le poète sait préserver le regard de l'enfance, persuasif et incisif quand il faut, «chaleureux et ouvert», selon Chatard, pour dire un parcours personnel, intérieur, loin des frivolités verbales comme des grandes épopées anonymes.

3. Une écriture de la transparence

Un langage bref

Claude Donnay, dès ses premiers textes, a opté pour de brefs poèmes en prose souvent tissés de trois ou quatre strophes. La langue très resserrée joue sur l'économie verbale et les figures de l'ellipse et de la phrase débarrassée des lourdeurs, des scories.

Souvent aussi, le recours à de petits poèmes en vers libres – qui peuvent prendre l'apparence de haïkus ou la tournure aphoristique – donne à son écriture l'adresse de petits tableaux de soi, où il ne s'agit guère de donner dans le lyrisme mais de contenir l'émotion, de la brider pour jouer de justesse et de vérité.

Des images transparentes

Les métaphores animales (du chien par exemple, ou de l'oiseau), les notations hyperréalistes et cependant bien poétiques, la nudité de certains autres motifs (et toutes ces images de scalpel, de couteau, d'aiguiser ...), autant de moyens clairs d'exprimer au lecteur un univers et ses émotions.

Nous n'y trouverons donc pas l'hermétisme d'une certaine poésie ni les jongleries verbales auxquelles certains sont sensibles ni la lourdeur de certaines poésies dites philosophiques.

En optant pour la transparente description de soi, Claude Donnay n'a pas choisi la voie facile. Il sait qu'il court petit-être un jour le risque de se répéter car cheminer en soi s'impose à l'écriture et cette nécessité, pourvoyeuse de poèmes, ne se donne aucune pause, aucune pose.

Philippe Leuckx